

PAULETTE

— Comment se fait un roman ?

C'est une question qui m'a été posée bien des fois par des gens de toutes sortes, des esprits cultivés aussi bien que des ignorants ; je veux y répondre en prenant *Paulette*, non pour modèle, mais pour mon exemple à moi.

Car de règles pour faire un roman, je n'en connais pas et je ne crois pas qu'il y en ait, heureusement. C'est par là que l'art du romancier est supérieur ou inférieur si l'on veut à celui de la parfaite cuisinière bourgeoise; pour opérer, il n'a pas à consulter un recueil de recettes magistrales, puisque, s'il a l'idée de faire un civet de lièvre, il n'a même pas à se préoccuper de commencer par se procurer un lièvre : il en fallait un autrefois : on s'en passe très bien aujourd'hui, et avec une sauce travaillée, beaucoup de sel, encore plus de poivre, le tour de main pour dresser, on sert quelque chose qui peut plaire au goût blasé des délicats, sinon des simples. D'ailleurs, alors même qu'elles existeraient ces

règles, il faudrait les renouveler tous les quinze ou vingt ans pour suivre le goût du public. Est-ce que ce qui plaisait il y a vingt ans, plaît encore aujourd'hui? Est-ce que ce qu'on aimait hier, on l'aimera dans vingt ans? Le roman comme tout en ce monde suit la loi de la mode ou simplement celle de l'évolution naturelle; pas plus malgré qu'on dise, mais pas moins. Et pourquoi, et comment en serait-il autrement? Est-ce que si Rossini avait laissé une méthode pour composer un opéra, Wagner l'aurait adoptée? et si Wagner en avait solidement établi une, le musicien de demain la respecterait-il? Avant tout, il faut être de son temps et marcher avec lui, sans s'embarrasser, si l'on veut vivre, de la tradition et de son respect qui n'est bon qu'à fournir des phrases à l'usage des professeurs de métier. Et l'*Orestie*, me dira-t-on, et *Œdipe roi*? On fait l'*Orestie*, *Œdipe*; on ne les refait pas. Heureux les temps où on les a faits et pour lesquels on les a faits. C'est pour cela que la jeunesse a si grand tort d'être irrévérencieuse avec la vieillesse, et pourquoi la vieillesse a si grand tort, de son côté, d'être quinteuse avec la jeunesse. Laissez donc les vieux tomber tout seuls vous qui êtes jeunes, ils n'ont pas besoin que vous les poussiez; leur temps venu, ils se détacheront de la branche sans que vous portiez la main sur eux: ils sont démodés, cela suffit. Et vous, les vieux, ne vous révoltez pas trop contre les jeunes qui vous bousculent, quoiqu'ils y mettent une brutalité et une injustice que vous n'avez pas eues pour vos aînés. Au fond, n'ont-ils pas droit de prendre à leur tour leur place au soleil? Sans doute, vous leur contestez ce droit: « Vos

romans sont mal faits, leur dites-vous, vos pièces ne se tiennent pas debout. » Peut-être avez-vous raison. Mais eux, de leur côté, n'ont pas tout à fait tort quand ils vous répondent : « Les romans bien faits, nous n'en voulons plus ; les pièces bien faites, ce n'est pas ce que nous recherchons. D'ailleurs, qu'est-ce qu'un roman bien fait, qu'est-ce qu'une pièce bien faite ? Le *Verre d'eau*, une *Chaîne* ont été des modèles de la pièce bien faite ; ils sont ridicules, aujourd'hui. La *Dame aux Camélias* a été une pièce mal faite quand les directeurs n'en voulaient pas ; elle n'est devenue bien faite qu'après son succès qui a duré quarante ans ; aujourd'hui, elle provoque le sourire. Vous voyez que le public nous approuve puisqu'il applaudit nos pièces mal faites et bâille aux vôtres où se retrouve pourtant toute l'habileté des vieux routiers ; consolez-vous, si cela vous est agréable, en vous disant qu'on vous reviendra, parce que, malgré tout, il faut compter avec la vérité et l'observation. Cependant, considérez que la vérité et l'observation de demain, ce seront les nôtres, non les vôtres qui datent de dix ans ou de vingt ans. Les types de beauté ne se renouvellent-ils pas constamment ? Pourquoi les types d'art ne se renouvelleraient-ils pas de même ? »

C'est pourquoi il n'y a pas de règles pour faire un beau roman. Et pourquoi, par conséquent, je ne veux qu'indiquer la marche que je suivais, quand j'écrivais des romans.

D'abord il me fallait un sujet ; c'était une exigence de l'époque et de mon goût. Le sujet de *Paulette* tient en une ligne : « Un homme abattu par sa femme est relevé par son enfant. »

Rien de plus simple et qui prête moins aux complications, ce qui ne veut pas dire au drame, car il pourra s'en trouver là un poignant, si on sait l'en tirer. A cela doit tendre mon plan.

Quel sera cet homme ? Là est la première question qui s'impose, car il est évident que les souffrances de la chute et les satisfactions du relèvement ne seront pas les mêmes dans une brute que dans une âme élevée, chez un charretier que chez un artiste qui présente cet avantage d'offrir un clavier plus étendu avec une sensibilité et une sonorité prêtant à des effets aussi complets que le voudra celui qui jouera dessus. Quel artiste sera-t-il, écrivain, peintre, musicien ? Écrivain ? ils ont l'esprit bien tourmenté les poètes et les romanciers, le caractère inquiet, l'humeur changeante ; j'aimerais mieux une nature plus simple. C'est pourquoi je ne prendrai pas non plus un musicien que ses relations mondaines obligatoires auront forcément éloigné de cette simplicité qui ne persiste chez lui qu'exceptionnellement. Mais le peintre ? A côté des messieurs élégants et pleins de chic qui promènent leurs décorations dans le monde, en quête d'un riche mariage, d'un portrait rémunérateur ou de toute autre bonne affaire, il y a encore des primitifs, au cœur droit, sans éducation raffinée, même sans instruction, valant surtout par la main et ressemblant un peu à ces maîtres ingénus de la Renaissance qui n'étaient que des ouvriers de génie. Ce sera donc un de ceux-là qui sera mon personnage principal, et il ne me sera pas difficile de trouver dans mes souvenirs, ou dans la réalité, des types qui me permettront une étude.

A la femme maintenant. Une coquine naturellement, j'ai la main forcée. D'ailleurs, je n'ai jamais été l'esclave du genre héros ou sympathique. Mais quelle coquine ? Comme il est bon qu'elle frappe son mari dans son bonheur aussi bien que dans son talent, pour que l'abaissement soit plus complet, il faut qu'elle fasse marchandise de ce talent, et elle réussira d'autant mieux qu'elle aura été élevée dans une boutique, aux prises avec les luttes de l'argent : alors, parfumeuse, modiste, lingère, pharmacienne. Elle sera fille d'un pharmacien fabricant d'une spécialité poussée à coups d'annonces, ce qui lui permettra de recevoir les journaux de mode où se publient ces annonces, et d'y lire avec passion un fatras d'articles sur la grande vie mondaine qui la pervertiront en même temps qu'ils l'abêtiront.

Dans ces conditions, pour faire de mon peintre son mari, elle ne peut pas être trop jeune, vingt-trois ou vingt-quatre ans seront bien, semble-t-il. Mais une fille ainsi élevée, jolie, coquette, ardente, n'aura pas attendu jusqu'à cet âge sans s'offrir un amant qui lui apporte des consolations matérielles, les seules qu'elle veuille de lui. Elle le prend donc au-dessous d'elle, de façon à le dominer sans avoir rien à craindre de lui. Qui ? Un jardinier ? Elle provoquera assez d'antipathie sans appuyer inutilement ; si bien qu'au lieu de rendre le choix de cet amant répulsif, il est préférable de le justifier par les qualités d'un beau gars, solide, bien bâti, intelligent, à qui il ne manque que l'éducation. Un pêcheur ? Justement, un pêcheur pourrait être ce beau gars.

Mais alors l'action devra commencer au bord de

la mer. Pourquoi pas ? Autant là qu'ailleurs. La Provence, la Bretagne, la Normandie ? Trop connues la Bretagne et la Normandie. La Provence, il n'est permis d'en parler maintenant qu'après s'être grisé d'air, de soleil, de chaleur, de parfums, d'azur, oh ! de combien d'azur ! et j'aime rester de bonne foi. L'Ouest me conviendrait mieux. J'irai passer une saison à Pornic que je n'ai fait que longer, et après six semaines, à parcourir à pied le pays pendant quatre ou cinq heures tous les matins, je l'adopte. J'aurai la liberté d'en parler comme je voudrai, sans le respect de la banalité courante.

La petite fille qui remplacera la mère auprès du père aux abois, je n'ai pas à m'en préoccuper à l'avance ; j'en ai assez pour trouver dans ma collection, au moment venu, celle qui répondra aux besoins de l'action.

Il ne me reste donc plus qu'à meubler la maison du personnel qui en fera un milieu plus ou moins original : — l'ami dévoué, ce joueur de flûte qu'on rencontre auprès des gens en vue et qui, bien que n'ayant jamais fait œuvre d'art de sa vie, est plus artiste que personne ; celui qui accompagne le critique dramatique aux premières et sur la physiologie de qui on cherche les impressions du maître ; celui qui va dans les ateliers chanter les trouvailles de son peintre ; dans les brasseries, celles de son poète ; — le peintre amateur qui a l'ambition de se faire un nom personnel, et, sans avoir jamais appris à dessiner un nez, demande aux vrais artistes de lui recaler sa figure, de mettre son bonhomme dans l'air, ou de lui trueller une falaise, si bien qu'après avoir superposé le travail de l'un au tra-

vail de l'autre, de tous, si ce n'est au sien, arrive, avec cette mosaïque, à décrocher une médaille que n'obtiennent pas bien souvent ceux qu'il a eu le talent d'exploiter; — enfin le critique ami, qui vient se faire donner une étude ou un dessin signés, destinés à grossir une collection qu'il ira vendre à Londres tous les ans au moment de la saison.

Tous ces comparses sont de peu d'importance; il n'y a qu'à les choisir dans l'observation courante.

Voilà le roman esquissé, il reste à l'exécuter : fini le plaisir, fini le vagabondage de l'imagination, finie la rêverie. Il ne s'agit plus d'à peu près toujours amusants; il faut l'écrire ce roman qu'on croit tenir, et c'est alors que le vrai travail commence avec les hésitations, les dégoûts, la lutte de l'exécution. J'envie ceux de mes confrères qui sont assez maîtres de cette exécution pour lui faire rendre tout ce qu'ils veulent, comme j'envie aussi ceux qui peuvent de bonne foi s'admirer dans tout ce qu'ils font, par cela même qu'ils le font; il enfantent dans la joie et dans l'orgueil. Mais à côté de ceux-là, il en est d'autres qui peinent, qui doutent, qui cherchent le mieux, et qui, pour compliquer encore leur travail, ne sont satisfaits que s'ils arrivent à dissimuler leurs efforts, comme s'il était possible de réaliser jamais le beau vers d'André Chénier :

Tout l'art a disparu, c'est le comble de l'art.

Qui vous saura gré de ces efforts, qui vous paiera cette peine? Ne sera-t-on pas plus sensible à ceux du monsieur qui laisse fièrement voir « qu'il s'est appliqué? »

Aussi, peut-on comprendre que ma satisfaction ait égalé celle de ce monsieur le jour où Taine voulut bien dire d'un de mes romans: « Il y a telles scènes où vingt traits de force sont jetés en passant et comme en se jouant. »